Ironie...

Kawkab al-Sharq, 6 novembre 1933

Hicham ibn Abd al-Malik avait outrageusement persécuté son neveu al-Walid ibn Yazid, qui était son héritier, au point de le chasser du siège du califat et de le contraindre à vivre dans le désert comme un proscrit et un fugitif, accompagné seulement de quelques-uns de ses serviteurs et clients, que Hicham avait autorisés à le suivre après bien des difficultés.

Hicham avait maintenu l'héritier dans une très grande parcimonie, et avait fait battre ses partisans et ses fidèles avant de les jeter au fond des prisons, si bien que l'épreuve d'al-Walid, en lui-même et dans ses plus proches compagnons, fut dure et honteuse.

Quand Hicham tomba dans la maladie dont il mourut, et qu'elle s'aggrava, il demanda quelque chose aux trésors de l'État. Le trésorier ne lui donna pas ce qu'il demandait, et Hicham dit : « C'est comme si nous avions été les trésoriers d'al-Walid. »

Puis Hicham mourut, et les affaires et les richesses de l'État furent remises à al-Walid. Elles ne restèrent pas longtemps entre ses mains, car le pouvoir lui fut retiré dans cette tragédie que tout le monde connaît.

Ainsi Hicham passa des années et des années à persécuter al-Walid, à l'accabler, et à préparer le transfert de la succession à son propre fils. Il n'y gagna rien, et la mort ne l'atteignit pas avant qu'il eût senti la morsure de la déception et la douleur de l'échec, et compris qu'il n'avait été rien de plus qu'un trésorier pour al-Walid.

Sidqi Pacha était dur et sévère avec son collègue Abdel Fattah Yahia Pacha. Il se détournait de ses conseils, n'écoutait pas son avis, ne faisait aucun cas de son aide, et n'estimait pas la place qu'il occupait à ses côtés au cabinet. Quand il se lassa du désaccord d'Abdel Fattah Pacha et de son assurance, il l'expulsa du cabinet, et ne prêta aucune attention à sa démission du Parti du peuple quand il en démissionna. Puis les jours firent un court tour, moins d'un an, et Sidqi Pacha fut écarté du pouvoir, tandis qu'Abdel Fattah Yahia Pacha s'élevait à la tête du cabinet.

Quelques jours encore, et Sidqi Pacha demanda aux membres du parti quelque chose qu'il voulait, et ils le lui refusèrent et se détournèrent de lui. Il ressentit la morsure de la déception et le regret de l'échec, et dit à lui-même et à ses plus proches compagnons : « C'est comme si nous

avions été en train de construire pour Abdel Fattah Yahia Pacha. »

Puis l'humiliation se prolongea, le fardeau s'alourdit, et les choses tournèrent mal en secret et en public. Certains membres du parti jurèrent que « le plus puissant chasserait le plus vil », et l'affaire s'acheva par la démarche de Sidqi Pacha auprès d'Abdel Fattah Yahia Pacha pour lui annoncer qu'il allait démissionner de la présidence du Parti du peuple, avant de le quitter. Il réunit le conseil du parti, leur rapporta ce qui s'était passé entre lui et son adjoint, et leur annonça qu'il démissionnait ; et le serment de ceux qui avaient juré que le plus puissant chasserait le plus vil se trouva accompli. L'homme rentra chez lui, déposa son bâton, et s'établit là où la route l'avait mené, au terme d'un très long, très pénible voyage sur une route très difficile et très tortueuse, dont il avait cru qu'elle le conduirait à la victoire, à la gloire et à l'honneur, mais qui le conduisit à la déception, à l'humiliation et à la disgrâce, même parmi les gens les plus proches de lui et les plus bienveillants envers lui.

Le tyran obstiné qui s'était dressé un jour pour défier un peuple entier devint un petit homme insignifiant dont nul ne se souciait, à qui nul ne pensait, dont nul ne tenait compte. Je ne connais pas de carrière politique qui ait fini plus mal que celle de cet homme : il abolit une constitution et en établit une autre, dissout un parlement et en réunit un autre, et s'imposa, lui, un seul homme, à un peuple de millions d'habitants pendant plus de trois ans.

À la fin, il en vint à appeler sans que nul ne réponde, à donner des ordres sans que nul n'obéisse, à interdire sans rencontrer que des têtes secouées et des épaules haussées. Il avançait sans savoir s'il posait les pieds sur un sol ferme et sûr, ou sur un sol qui tremblait et se soulevait et menaçait de s'effondrer. Il se réveillait pour n'entendre que trahison, désobéissance, intrigues et complots, et s'endormait pour ne rêver que de cela : des fantômes terrifiants qui le réveillaient quand il dormait et le harcelaient quand il veillait, jusqu'à ce qu'il sombre dans un sommeil lourd et pénible où il n'y avait ni repos ni calme.

Ainsi finit la vanité pour les vaniteux, ainsi finit la tyrannie pour les tyrans, ainsi l'agression clôt l'histoire des agresseurs. Ainsi les jours donnent à cet homme et à ses pareils, faibles ou forts, les leçons les plus éloquentes et les plus dures, leur disant qu'un individu est faible, si loin qu'il pousse sa force, si profond qu'il s'enfonce dans la violence, si fort qu'il s'acharne dans l'agression, parce qu'il est un individu, ni plus ni moins ; et qu'un peuple est fort, quelle que soit la domination que lui

imposent ses maîtres, digne, quels que soient les efforts de ceux qui veulent l'abaisser, parce qu'il est un peuple, et cela suffit. Sa vie est plus longue que celle d'un individu, sa vie est plus vaste que celle d'un individu, sa force dure plus longtemps que celle d'un individu, parce qu'il est relié à l'histoire qui a passé et à l'histoire qui vient, et rassemble ce que le passé, le présent et l'avenir contiennent de moyens de vie, de force et de survie.

Ainsi les jours donnent à cet homme et aux autres tyrans et hommes cruels les leçons les plus éloquentes et les avertissements les plus sains, leur disant que ceux qui font du tort aux peuples se nuisent à eux-mêmes plus qu'ils ne nuisent à leurs nations. Car la survie d'un peuple et sa force, son espoir en l'avenir et sa fierté du passé, lui donnent le pouvoir d'endurer et de résister et lui assurent la victoire, tandis que les oppresseurs ne trouvent nul réconfort dans leur passé, nul espoir dans leur avenir, et dans leur présent nul bouclier contre cette colère du peuple, violente, générale, universelle, qui est une manifestation de la colère de Dieu.

Comme il serait bon que les gens envoient leur pensée là où Sidqi Pacha demeure dans sa maison, alors que tout l'a abandonné et qu'il a tout abandonné, après qu'il a bâti ce qu'il a bâti et élevé ce qu'il a élevé, puis renoncé à ce qu'il a bâti et élevé, ou que ce qu'il a bâti et élevé a renoncé à lui — pour voir à quoi pense cet homme, et quelles pensées agitent son âme sombre et affligée. Les âmes ont des regards forts et perçants qui traversent voiles et rideaux et atteignent le fond des consciences et des cœurs, et ceux qui enverraient leur pensée là où demeure Sidqi Pacha verraient dans son âme des choses obscures et ténébreuses, comme des figures du chagrin, du désespoir et du remords.

Il pense à ses espoirs déçus, et son propre esprit lui dit qu'il est seul responsable de la déception qu'il a rencontrée : il a convoité ce qu'on ne pouvait convoiter à bon droit, et poursuivi ce qui ne pouvait jamais être obtenu. Il pense à ceux à qui il a fait du bien et qui lui ont fait du tort, qu'il a traités avec douceur et qui ont été durs envers lui, à qui il a rendu des services et qui l'ont payé d'ingratitude, et son propre esprit lui dit qu'il est seul responsable de l'ingratitude qu'il a rencontrée, parce qu'il a poussé ces compagnons à nuire à ceux qui leur avaient fait du bien et à renier ceux qui leur avaient témoigné de la bonté. C'est lui qui leur a appris à faire ce qu'il subit d'eux aujourd'hui.

Il pense à des hommes qui prirent le pouvoir avec dignité et le quittèrent avec dignité, qui tinrent bon devant toutes sortes d'injustices, d'oppressions, de violences et de tyrannies, et dont les épreuves, si incessantes et rudes fussent-elles, n'ajoutèrent qu'à leur honneur, à leur dignité et à leur rang. Leurs partis ne les abandonnèrent pas, et ils n'abandonnèrent pas leurs partis ; les gens ne se détournèrent pas d'eux, et ils ne se détournèrent pas des gens. Ils sentirent l'amour et le soutien de leurs partis, et le respect et la révérence du peuple, et poursuivirent donc leur chemin, refusant de subir l'injustice, défenseurs de l'honneur, soucieux de servir le peuple, heureux de la confiance du peuple en eux et de son soutien, et de sa disposition à les racheter au prix de vies et de biens.

Son esprit lui dit donc qu'il est seul responsable de la morsure de la douleur, du regret de l'abandon et de l'amertume de l'isolement qu'il ressent, et du sentiment que nul ne pense à lui et qu'il ne peut penser à nul, parce qu'il a pris une route que les peuples n'aiment ni n'acceptent, et suivi une conduite en laquelle les nations n'ont pas confiance et dont elles ne croient pas les partisans. Il n'a laissé nul homme digne de loyauté et de gratitude sans le traiter d'une façon qui n'appelait ni loyauté ni gratitude, et n'a laissé nul homme digne d'ingratitude et de déloyauté sans lui faire du bien et lui rendre service. Il a cru en lui-même plus que les gens ne doivent croire en eux-mêmes, s'est fié aux autres plus que les gens ne doivent se fier aux autres, a fait confiance à l'étranger plus que les gens ne doivent faire confiance à l'étranger, et s'est livré à la chance plus que les gens ne doivent se livrer à la chance.

Il mérite de récolter ce qu'il a récolté et de finir où il a fini. Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il a formé un parti dont le pilier était le pouvoir et que ce parti l'a abandonné quand le pouvoir l'a abandonné. Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il est venu au pouvoir en adversaire du peuple et que le peuple ne lui a prêté aucune attention quand le pouvoir s'est détourné de lui. Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il a bâti sa vie politique sur les intrigues et les manœuvres, sur l'égoïsme et l'amour de soi, et en est venu, par les intrigues et les manœuvres, à l'impuissance et à l'isolement, et, par l'égoïsme et l'amour de soi, à perdre l'amour des gens et leur sympathie.

Comme il serait bon que les gens envoient leur pensée là où demeure cet homme, pour voir à quoi il pense, comment il souffre, et comment il récolte le fruit de ce qu'il a préparé pour lui-même et pour ses concitoyens !

Tout cela contient une leçon, si les gens voulaient apprendre, et un avertissement, si les gens voulaient y prendre garde. Mais les hommes comme Sidqi Pacha sont nombreux parmi les gens : la vanité les trompe, l'aventure les appelle, et ils s'y précipitent sans réfléchir ni calculer, jusqu'à ce qu'elle les mène à cette dure fin.

Chose étrange, les hommes comme Sidqi Pacha n'apprennent jamais et ne prennent jamais garde. Chacun d'eux avance comme si les jours n'avaient donné nulle leçon et nul avertissement, comme si les tyrans n'avaient jamais connu la fin de la tyrannie, ni les vaniteux les conséquences de la vanité. Seuls les peuples profitent de ces leçons et tirent parti de ces avertissements, parce qu'ils regardent et voient qu'ils sont plus forts que tout individu, plus capables de résister, de survivre et de l'emporter, si grande que soit sa puissance et si favorables que lui soient les circonstances.

Le voyant, un peuple en tire de la fierté et du réconfort, et accroît sa foi en lui-même, son attachement à ses droits et sa résistance aux tyrans et aux oppresseurs. Et si les hommes comme Sidqi Pacha parmi les Égyptiens ne tiennent pas compte de la leçon de Sidqi Pacha, la nation égyptienne tout entière en a tenu compte, et se tient prête à défier ceux qui suivront la voie de Sidqi Pacha, comme elle a défié Sidqi avant eux, sûre de l'emporter sur eux comme elle l'a emporté aujourd'hui sur Sidqi Pacha.